

## HOMÉLIE 17

«Afin que vous soyez riches en toute chose, par la foi, par la parole, par la science, par un zèle sans bornes.»

1. Voilà de nouveau l'exhortation succédant aux éloges, mais pour amener des éloges supérieurs. Au lieu de dire : Pour que vous donniez, l'Apôtre a dit : «Pour que vous soyez riches par la foi» aux dons spirituels, «par la parole» de la sagesse, «par la science» des dogmes ne passez pas là-dessus à la légère, efforcez-vous sacrés, «par un zèle sans bornes» pour la pratique des vertus, «et par votre charité envers nous,» charité dont j'ai déjà parlé, dont j'ai fait la démonstration. «Afin que vous soyez généreux. dans cette grâce.» Vous le voyez, il a commencé par de semblables éloges pour avancer vers son but, pour exciter de plus en plus leur zèle dans l'accomplissement du même bien. «Je ne vous parle pas sur le ton du commandement.» Avec quel soin il les ménage, comme il évite de leur être importun, de paraître vouloir les forcer et les contraindre ! Le discours même exprime ces deux choses : pas de violence ni d'importunité. Comme il les a souvent pressés de ses exhortations, comme il a beaucoup loué les Macédoniens, de peur que cela même n'ait l'apparence d'une coaction, il dit : «Je ne vous impose pas une loi; je veux seulement, par l'exemple de la sollicitude des autres, animer en l'approuvant votre charité sincère.» Le doute n'est pas dans sa pensée, on n'en voit pas dans sa parole; il applaudit à leur charité, il la met en évidence, il tâche de la fortifier. Voilà pourquoi je vous tiens ce langage; mon but est de vous inspirer la même ardeur; en vous rappelant leur sollicitude, j'aspire à rendre vos dispositions plus éclatantes et plus énergiques. De là Paul se laisse entraîner à quelque chose de plus grand; il n'est aucun mode d'exhortation qu'il néglige : il met tout en jeu, sa parole revêt toutes les formes. Après les avoir exhortés en faisant l'éloge des autres, en disant : «Nous portons à votre connaissance la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine,» il les exhorte en faisant leur propre éloge : «Afin que vous soyez riches en tout, par la parole, par la science.» Ce qui nous touche le plus vivement, ce n'est pas d'être vaincus par les autres, c'est de l'être par nous-mêmes.

Il en vient désormais à ce qui fait le point capital et le couronnement de son exhortation : «Vous savez la bonté de notre Seigneur, vous savez que pour nous il s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de nous enrichir par sa pauvreté.» Considérez dans votre âme, étudiez avec la plus grande attention la bonté de Dieu; ne passez pas là-dessus à la légère, efforcez-vous de comprendre quelle en est la grandeur et la perfection; alors vous n'épargnez rien de ce que vous possédez. Il s'est dépouillé de sa gloire, afin de vous enrichir, non de sa richesse, mais de sa pauvreté. Si vous ne pouvez pas vous persuader que la pauvreté fait la vraie richesse, pensez à votre Seigneur, et vous n'en douterez plus. S'il n'avait pas été pauvre, jamais vous n'auriez été riche. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la pauvreté soit une source intarissable de richesses. Par richesses, l'Apôtre entend ici la science de la piété, la purification de l'âme, la justification, la sanctification, les biens innombrables que le Christ nous a donnés et ceux qu'il veut nous donner encore. Or, c'est par la pauvreté que tout cela nous arrive. Quelle est cette pauvreté ? Que le Christ ait pris la chair, se soit fait homme, ait souffert toutes les douleurs de sa passion, ce n'est pas une dette personnelle qu'il acquittait, c'est votre dette. «En ceci je vous donne un conseil, un conseil qui vous est utile.» Voyez de nouveau comme il prend soin de n'être pas importun, comme il adoucit le ton de son discours par cette double formole : «Je vous donne un conseil, un conseil qui vous est utile.» Je ne vous contrais pas, je ne vous fais pas violence, je ne demande rien contre votre volonté; en parlant de la sorte, je me propose moins l'avantage de ceux qui recevront que le vôtre.

L'exemple qui vient après, eux-mêmes le lui fournissent, et non les autres : «Non seulement vous avez agi, mais encore vous avez manifesté votre volonté dès l'année dernière.» Il prouve là leur spontanéité, l'empressement par lequel ils ont prévenu toute autre impulsion. Comme il avait attesté déjà que les Thessaloniciens s'étaient portés à faire l'aumône de leur propre mouvement, en l'exhortant beaucoup lui-même, il déclare maintenant que les Corinthiens les ont en cela imités. Il attribue donc à ces derniers l'action et la volonté, mais une volonté qui remonte à l'année précédente. Je vous conjure en ce moment d'accomplir ce que vous aviez promis vous-mêmes avec tant de courage et d'élan. «Mais aujourd'hui vous avez réalisé votre promesse.» Vous n'avez pas simplement mis la main à l'œuvre, vous avez tout accompli. «Autant votre désir était empressé, autant l'est votre action dans la mesure de

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

vos ressources.» Et par là cette belle œuvre n'a pas été renfermée dans les sentiments de votre cœur, elle a mérité la récompense en se produisant au dehors. «La résolution étant prise, elle est accueillie selon ce que chacun possède, sans égard à ce qu'il ne possède pas.»

Quelle sagesse ineffable ! Il avait signalé des fidèles dont la munificence avait dépassé le pouvoir, et c'étaient les Thessaloniciens; il les avait loués à ce titre, en disant : «Je leur rends ce témoignage, qu'ils sont allés au delà de leur pouvoir.» Comme il se renferme maintenant dans les limites alors franchies, laissant l'exemple produire de lui-même son effet, et sachant bien que le zèle fait plus que l'exhortation en pareille occurrence, il s'exprime ainsi : «La résolution étant prise, elle est accueillie selon ce que chacun possède, sans égard à ce qu'il ne possède pas. » Vous n'avez plus à craindre, si j'ai rappelé ce souvenir; c'est là simplement un éloge de leur admirable générosité; mais Dieu ne nous demande que selon nos ressources, il considère ce que nous avons et non ce que nous n'avons pas. Accueillir favorablement, c'est ici la même chose que demander. L'Apôtre s'insinue beaucoup dans l'âme de ses auditeurs en s'appuyant sur un tel exemple; il les attire même d'autant mieux qu'il s'en rapporte à ce qu'ils feront; et de là ce qu'il ajoute : «Il ne faut pas que les autres soient dans le repos et que vous soyez dans la peine.»

2. Le Christ cependant a loué le contraire dans la veuve, en déclarant qu'elle avait donné tout ce qui lui restait pour vivre, qu'elle avait puisé dans son dénûment. Mais Paul s'adressait aux Corinthiens, parmi lesquels il avait jugé préférable de souffrir la faim : «J'aime mieux mourir que me laisser ravir ma gloire.» (I Cor 9,15) C'est pour cela qu'il mesure à ce point les termes de son exhortation, louant sans doute ceux qui vont au delà de leurs forces, mais n'obligeant pas les autres à pousser jusque-là, par égard pour leur faiblesse et contrairement à son désir. S'il ne l'eût pas désiré, d'où viendrait cet éloge qu'il fait des Macédoniens, quand il dit que dans l'abondance de leurs tribulations a surabondé leur joie, que leur pauvreté profonde a débordé en un torrent de richesses par suite de leur sincère charité, qu'ils ont donné au delà de leurs forces ? N'est-il pas évident qu'il veut entraîner les Corinthiens sur leurs traces ? Quoiqu'il paraisse moins exiger d'eux, il leur propose une chose comme un degré pour s'élever à l'autre. Observez avec quelle discrétion dans ce qui suit il avance vers ce but; car voici ce qu'il ajoute : «Que votre abondance supplée à leur dénûment.» De semblables paroles ajoutaient à celles qu'il avait déjà prononcées, pour leur rendre ce devoir facile. Ce n'est pas assez, il l'allège encore par la vue de la récompense, il relève leur dignité par de plus hautes perspectives : «Afin que l'égalité s'établisse dès le temps présent, et que leur abondance à son tour supplée à votre indigence.» (I Cor 9,15)

Que faut-il entendre par là ? Vous avez de riches possessions; ils brillent par la sainteté de la vie et par leur crédit auprès de Dieu. Faites-leur donc part de ces richesses que vous avez en abondance et dont ils sont dépourvus, afin de participer à cette confiance dont ils possèdent le trésor et dont vous êtes dénués. Voyez comme il en vient, sans le laisser paraître, à leur démontrer qu'il faut aller au delà de ses ressources et donner de sa pénurie. Voulez-vous recevoir du superflu, donnez de même; voulez-vous obtenir le tout, donnez de votre indigence, faites plus que vous ne pouvez. Paul ne le dit pas d'une manière formelle, il s'en remet à l'intelligence des auditeurs; son exhortation ne sort pas des limites qu'il s'est d'abord tracées, en disant avec une intention manifeste : «Pour que l'égalité s'établisse dans le temps présent.» – Et comment l'égalité ? – Par cet échange que vous ferez avec eux de vos avantages réciproques, en suppléant à ce qui vous fait défaut. – Mais quelle est cette égalité qui consiste à rendre des biens spirituels pour des biens temporels ? La différence est grande; peut-on parler ici d'égalité ? – L'Apôtre l'affirme ou bien en comparant l'abondance avec la pénurie, ou bien en se bornant à considérer la vie présente, ce que les expressions mêmes dont il se sert font assez comprendre. Il parle, en effet, du temps présent, soit pour réprimer l'orgueil des riches, soit pour montrer qu'après leur départ de ce monde, les hommes spirituels auront la supériorité. Ici-bas nous sommes tous dans des conditions tout à fait égales; la différence éclatera là-haut, la supériorité ne sera plus douteuse, les justes brilleront plus que le soleil.

Après leur avoir prouvé qu'ils reçoivent encore plus qu'ils ne donnent, il excite leur générosité par une autre considération : s'ils refusent de donner, ils n'en auront pas davantage, quand même ils auraient tout entassé dans leurs demeures. Il cite à ce propos un trait de l'antiquité : «Selon qu'il est écrit : Celui qui avait beaucoup recueilli ne se trouva pas en avoir plus, et celui qui avait peu recueilli n'en eut pas moins.» Il s'agit de la manne, dont la provision était la même pour tous, quoique tous ne l'eussent pas ramassée dans la même mesure, Dieu voulant ainsi punir la cupidité. Paul se propose d'inspirer la crainte aux Corinthiens par de tels souvenirs, et de leur persuader en outre de ne jamais désirer d'avoir

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

plus, de ne pas se livrer à la tristesse parce qu'ils auront moins. La vie humaine nous offre partout cette leçon, et ce n'est pas seulement dans la manne qu'on la trouve. Comme nous n'avons tous qu'un estomac à satisfaire, une seule vie à vivre, un seul corps enfin dont nous sommes revêtus, on n'en a pas plus pour être riche, on n'en a pas moins pour être pauvre. Pourquoi donc redoutez-vous tant la pauvreté ? Pourquoi désirez-vous tant les richesses ? – Je ne voudrais pas, me direz-vous, être forcé d'aller frapper à la porte des autres, d'implorer la pitié du prochain. – J'en entends beaucoup qui ne cessent de faire cette prière : Ne souffrez pas que j'en vienne à cette extrémité d'avoir un jour besoin d'implorer les hommes. Je ris vraiment lorsque j'entends de telles choses; ce sont là de puérides terreurs. Mais chaque jour, en toute circonstance, maintenant déjà nous avons besoin des autres. Ce propos ne peut donc venir que d'un esprit inconsidéré, plein de lui-même et ne comprenant pas bien la nature des choses.

Ne voyez-vous pas que nous avons tous besoin les uns des autres ? Le soldat a besoin de l'artisan, l'artisan ne saurait se passer de l'homme de négoce, ni celui-ci de l'agriculteur, ni l'esclave de l'homme libre, ni le maître du serviteur, ni le pauvre du riche, et réciproquement, ni celui qui ne fait rien de celui qui fait l'aumône, ni même celui qui donne de celui qui reçoit. En recevant l'aumône, en effet, on accomplit une œuvre nécessaire, et la plus belle de toutes les œuvres. Si les pauvres n'existaient pas, un grand élément de salut nous ferait défaut, puisque nous n'aurions plus le meilleur emploi de nos richesses. Il en suit que le pauvre, qui paraît le plus inutile des hommes, est en réalité le plus utile de tous. Si c'est une honte d'avoir besoin d'autrui, il ne nous reste qu'à mourir; car impossible de vivre avec une pareille crainte. – Mais je ne puis pas supporter, me direz-vous encore, des airs dédaigneux. – Et pourquoi vous rabaissez-vous vous-même en formulant contre un autre cette accusation d'orgueil ? C'est de l'arrogance de ne savoir pas supporter des procédés arrogants. Comment redoutez-vous ce dont on ne doit tenir aucun compte ? Se peut-il que vous trembliez ainsi, et que la pauvreté, par cela même, vous soit un objet de frayeur ? Si vous étiez riche, il vous faudrait un plus grand nombre d'hommes à votre secours et des hommes d'une condition bien inférieure. Vous êtes soumis à cette malédiction dans la mesure même de vos richesses.

3. Vous ne savez donc pas ce que vous demandez, quand vous demandez les biens temporels pour n'avoir besoin de personne : vous êtes alors comme celui qui, s'étant embarqué, et par suite ayant besoin des matelots, du navire même, de l'appareille plus compliqué, ferait des vœux pour n'avoir absolument besoin d'aucun auxiliaire. Voulez-vous être aussi dégagé que possible, demandez la pauvreté. Pauvre, si vous avez besoin de quelqu'un, ce sera tout au plus pour la nourriture et le vêtement : riche, ce sera de plus pour les champs, les maisons, les charges, les rémunérations, la dignité du rang, la sécurité de la vie, la réputation; vous aurez à vous occuper de ceux qui gouvernent, et même de ceux qui sont placés sous leurs ordres, soit à la ville soit à la campagne, des trafiquants et des tabellions. Comprenez-vous maintenant combien insensées étaient vos paroles ? Il vous paraît donc bien affreux d'avoir besoin de quelqu'un; mais sachez qu'en cela une complète indépendance est chose impossible. Si vous désirez fuir le tourbillon, vous le pouvez : gagnez le port tranquille de la pauvreté, retranchez la multiplicité des affaires; ne croyez pas cependant vous déshonorer en acceptant le secours des autres, l'ineffable sagesse de Dieu l'ayant ainsi voulu. Cette dépendance réciproque ne produit pas toujours la réciproque amitié; qu'eût-ce été dès lors si nous avions pu nous suffire à nous-mêmes ? Nous aurions vécu comme les bêtes qu'on n'apprivoise pas. Aussi Dieu nous a-t-il mis dans la nécessité de nous soumettre les uns aux autres. Cela ne nous empêche pas de nous heurter chaque jour. Supposé donc que ce frein vint à disparaître, que deviendrait parmi nous l'amitié fraternelle ? Non, n'estimons pas cette dépendance un déshonneur; gardons-nous de faire cette prière : Ne permettez pas que nous ayons besoin de quelqu'un. Prions plutôt en ces termes : Ne permettez pas qu'étant dans le besoin nous soyons repoussés par ceux qui peuvent nous secourir.

Ce qu'il y a de terrible, ce n'est pas d'avoir besoin des autres, c'est de ravir ce qui leur appartient. Et voilà précisément une chose sur laquelle ne porte jamais notre prière; nous ne disons pas : Faites que je ne convoite point le bien d'autrui. Nous ne sommes préoccupés que d'éloigner de nous les besoins que nous regardons comme une dépendance. Mais Paul se trouva bien souvent dans cet état, et n'en avait aucune honte; il aimait plutôt à relever, à combler de ses éloges ceux dont il avait reçu quelque secours; il disait : «Vous m'avez plus d'une fois envoyé ce qui m'était nécessaire;» (Phil 4,16) puis ailleurs : «J'ai dépouillé les autres Eglises, en acceptant ce qu'il me fallait pour remplir envers vous mon ministère,» (I Cor 11,8) Ce n'est donc pas d'une légitime fierté de ressentir une telle honte, c'est de la faiblesse,

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

de l'abaissement, un manque d'intelligence. Dieu lui-même a voulu, ne l'oublions pas, que nous eussions besoin les uns des autres. Ne philosophez donc pas outre mesure. – Ce que je ne puis supporter, me direz-vous encore, c'est la dureté de cet homme que j'ai si souvent imploré sans rien obtenir. – Et comment Dieu vous supportera-t-il, lui qui vous exhorte et ne peut pas vous persuader, alors cependant qu'il s'agit de vos intérêts mêmes ? « Nous remplissons une ambassade pour le Christ, dit l'Apôtre, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche; réconciliez-vous donc avec Dieu. » (II Cor 5,20) Mais je suis son serviteur, observerez-vous peut-être. – Et quoi ? Si vous êtes dans l'ivresse, vous le serviteur, tandis que lui le maître souffre la faim, manque du nécessaire, de quelle protection ce titre de serviteur pourra-t-il vous être ? Ce sera même ce qui vous accablera davantage que cette comparaison : vous habitez un palais à triple lambris, il n'a pas même une demeure convenable; vous reposez sur des coussins moelleux, il n'a pas où reposer sa tête. – J'ai donné, ajouterez-vous. – C'est un devoir qu'il ne faut pas interrompre. Votre excuse n'aura de valeur que le jour où vous n'aurez plus rien, où vous aurez entièrement épuisé vos ressources; tant que vous possédez, eussiez-vous fait l'aumône à mille pauvres, dès qu'il en reste encore qui ont faim, vous êtes sans excuse. Mais, si vous tenez votre froment sous clef, si vous en augmentez le prix, si vous inventez de nouveaux moyens pour faire des gains plus considérables, quel espoir de salut aurez-vous désormais ? Il vous était ordonné de venir gratuitement au secours du pauvre, et vous ne le lui vendez même pas à des prix raisonnables; il s'est pour vous dépouillé de sa gloire infinie, et vous ne daignez pas lui tendre un morceau de pain; votre chien regorge, et le Christ est torturé par la faim; votre domestique souffre d'un excès d'abondance, et votre Seigneur, qui est aussi le sien, n'a pas même les aliments indispensables. Sont-ce là des procédés d'ami ? « Réconciliez-vous avec Dieu; » car une pareille conduite est celle de l'ennemi le plus acharné.

Rougissons de honte à la vue des bienfaits que nous avons déjà reçus et de ceux que nous pouvons attendre. Quand un pauvre vient implorer notre pitié, accueillons-le avec la plus grande bienveillance; tâchons de le consoler et de le ranimer par de bonnes paroles, afin d'obtenir que Dieu nous accueille de même, ainsi que les hommes. « Faites pour les autres tout ce que vous désirez qu'ils fassent pour vous. » (Mt 7,12) Rien de pénible, rien que de naturel dans une telle loi : c'est la réciprocité qu'on vous demande, une complète parité. Le Seigneur ne dit pas : Ne faites pas vous-mêmes ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit; car il ne s'agirait alors que de s'abstenir du mal. Il exige davantage, il veut que nous fassions le bien; et ceci comprend éminemment cela. Il ne s'en tient pas non plus à la volonté seule, il impose l'action. Et quel en sera le bénéfice ? « Là sont la loi et les prophètes. » Vous voulez qu'on vous traite avec miséricorde, soyez miséricordieux. Vous désirez obtenir le pardon, pardonnez vous-même; qu'on ne dise pas de mal de vous, n'en dites pas des autres; qu'on vous loue, sachez louer; qu'on ne vous fasse aucun tort, n'en causez aucun.

Voyez-vous comme il nous a montré que la vertu repose sur la nature, et que nous n'avons besoin ni des lois ni des maîtres étrangers ? Dans ce que nous voulons que le prochain fasse ou ne fasse pas envers nous, c'est une loi que nous nous traçons à nous-mêmes. En faisant donc à votre prochain ce que vous ne voulez pas qu'il vous fasse, en lui faisant ce que vous ne lui permettriez pas à votre égard, vous prononcez votre propre condamnation, vous demeurez sans excuse et vous ne pouvez pas prétendre ignorer ce qu'il fallait faire. Je vous en conjure donc, fixant en nous-mêmes et par nous-mêmes cette loi, méditant sur des textes si clairs et si précis, soyons à l'égard de nos frères comme nous désirons qu'ils soient à notre égard. Nous aurons ainsi la sécurité dans la vie présente et nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.